

Pour quelques dollars de plus

Yves Rousseau

Le montage

Number 77, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25089ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1995). Pour quelques dollars de plus. *24 images*, (77), 28–29.

La télé

POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS

par Yves Rousseau

Je ne me rappelle pas avoir vu un tel jeu de chaise musicale chez les patrons des réseaux. Un tel va de TVA à SRC, une autre de SRC à TV5 à Canal D, jusqu'au nouveau patron de Radio-Québec qui arrive de TQS. Les démissions se multiplient, parfois glorieuses, d'autres presque aussi honteuses que certaines nominations à des postes importants.

Il y en a qui partent pour ne pas avoir à gérer la décroissance, d'autres qui arrivent pour prouver qu'ils savent faire des soustractions, dans un climat de coupures drastiques chez les télévisions publiques, qui feront face à des exigences économiques souvent incompatibles avec leurs mandats actuels.

Les coffres sont vides. Et pourtant, sur l'écran c'est l'e-

phorie, les pubs sont de plus en plus belles, les génériques de plus en plus rapides, les dents sont de plus en plus blanches et, plaisir suprême, il y a de plus en plus de top-models. De quoi me donner envie de perdre tout sens critique.

Il n'y a jamais eu dans le paysage télévisuel un tel foisonnement de nouvelles chaînes, d'émissions, de grilles réaménagées pour plaire à tout le monde et publicisées à grands coups de clairon. Et ce n'est qu'un début. Un personnage de Denys Arcand dirait sans doute qu'il s'agit là d'un autre signe du déclin et que ces «bouquets de canaux» — suave expression des câblodistributeurs — exhalent un parfum de fin d'époque. On verra bien mais pour l'instant c'est l'euphorie.

Si vous êtes, comme la majorité des Québécois, abonnés au câble, vous voilà nantis d'une trentaine de chaînes pour une trentaine de dollars par mois, taxes incluses. Le signal est loin d'être excellent pour l'ensemble de celles-ci mais c'est tout de même mieux que la lutte constante avec les oreilles de lapin, cintres munis de laine d'acier et autres antennes bricolées qui relayaient capricieusement les ondes hertziennes des débuts de la télé. Pas de doute, la technologie est en marche, même si elle ne marche pas toujours. Pour trente dollars par mois on achète au moins autant une certaine stabilité dans la qualité de réception qu'une variété foisonnante de chaînes.

Car ces trente chaînes, l'utilisateur moyen n'en regarde pas la

moitié et des quinze autres, peut-être cinq sont visitées régulièrement. Voilà pourquoi les scénarios de grande désaffection à court terme des chaînes généralistes me laissent sceptique. S'il est vrai que le téléspectateur zappe, il le fait encore d'une manière très conservatrice. Il aime d'abord la répétition, la stabilité, le rituel. Regardons le montage ultrarapide d'une certaine distance et il devient un flot bien plus harmonieux qu'il n'y paraît. Le téléspectateur égaré sur un poste dont il ne maîtrise pas les codes rentre bien vite à la niche.

Voilà également pourquoi les câblos francophones ont été extrêmement prudents au moment de lancer trois nouvelles chaînes, se gardant bien d'en offrir plus afin de ne pas trop faire monter le tarif de base. Plus de 10% d'augmentation et c'est un risque de désaffection. Voyons maintenant ce qu'on nous offre pour ces quelques dollars de plus...

Je passe vite sur le New Country Network (NCN) car je n'ai jamais réussi à trouver le numéro de la chaîne. Si on veut bien me renseigner, prière d'écrire à la revue.

Le Réseau de l'information (RDI) loge à la position 19 et s'inspire, mais d'assez loin, du modèle de référence en matière d'info continue, l'américaine CNN. Il faut dire que les moyens ne sont pas les mêmes: RDI roule avec «seulement» 27 millions \$ par année et dépend énormément du matériel et du personnel de Radio-Canada pour produire ses émissions. 85% de ses revenus viennent des abonnements, à raison de 0,90 \$ par mois. Si on y retrouve une pondération et un

«Globalement RDI ne va pas très loin et n'échappe pas au piège de l'information continue: l'empire de l'éphémère et du factuel.»



professionnalisme tout à fait radiocanadien, la chaîne a du mal à n'être pas un décalque et un débouché des reprises de SRC. Les journalistes viennent pour la plupart de la grande maison et les recoupements de programmation sont nombreux. On a beaucoup misé sur les régions pour se démarquer et si la marchandise est là, je ne peux pas dire que l'actualité de la Saskatchewan soit des plus passionnantes. À l'international aussi la révolution est encore loin. Les images sont les mêmes que sur les autres chaînes. Peu de chose qu'on ne peut pas trouver sur TV5, les réseaux américains ou au bon vieux téléjournal.

Une exception, les *Euronews* qui ont une rubrique un brin moralisatrice mais très efficace intitulée «No comment», qui présente ces images mille fois vues mais jamais entendues. Je m'explique. On choisit d'abord des sujets qui présentent en général des aspects peu glorieux de l'activité humaine: guerres, massacres, répression, attentats, etc. On les présente dans de longs plans qui peuvent durer plus d'une minute (alors qu'aux infos on n'en avait vu que les dix secondes les plus spectaculaires) sans voix-off pour expliquer, décrire et surtout, sans masquer le son direct. Le son des pas de ceux qui fuient les tireurs embusqués, le bruit sourd des matraques, le sifflement d'une balle, le crépitement des incendies et le silence des ruines. Ici on se retrouve avec ce son direct qui confère une densité et une gravité remarquables aux images, de quoi secouer bien des blasés. Et on s'aperçoit que ce qui banalise l'image et renforce la redondance, ce sont les commentaires des journalistes.

Mais globalement RDI ne va pas très loin et n'échappe pas au piège de l'information continue: l'empire de l'éphémère et du factuel. Les magazines économiques sont une glorification de

l'économisme sans chercher à remettre en question le discours, le culturel consiste surtout en des reprises de *La ruée vers l'art* et le Québec reste surtout Montréal. Bref les chaînes se multiplient mais les contenus demeurent les mêmes.

Le Canal D (position 31) est plus intéressant car on y introduit une dimension de mémoire qui fait souvent défaut à la télé, à part les innombrables commémorations. Mais le Canal D va plus loin que la simple exploitation nostalgique. Peut-être est-ce même la base d'une culture téléphilique comme il existe une culture cinéphilique. CBC le faisait déjà avec des reprises de *Star Trek*, *Addams Family*, ou *The Monsters* mais c'est la première fois que le phénomène s'inscrit massivement dans une télé francophone. On évite également l'attrait facile des vieilles séries psychotroques pour se concentrer sur des émissions mieux faites comme *Mission impossible* ou *Les Rois maudits*. Le Canal D présente aussi des films rares comme *Buffet froid* de Blier et *La petite allumeuse* de Danièle Dubroux.

Mais le nerf de la guerre au Canal D c'est le documentaire. On y fait une place honorable au

documentaire québécois (c'est d'ailleurs au Canal D qu'on peut voir le plus de cinéma québécois, et souvent du très bon, malgré les pointes que décoche le présentateur Jean-Claude Lord au cinéma d'auteur) mais aussi à ce qui se fait à l'étranger. On confond parfois grand reportage avec documentaire, comme cette très bonne série sur le Japon qui est très informative mais ne présente pas cette recherche esthétique qui fait la marque du vrai documentaire.

Les émissions américaines sont présentes en nombre et sont souvent les plus faibles en ce qui concerne l'information et le commentaire. *Têtes d'affiches*, sur les stars du cinéma, offre souvent du matériel rarement vu mais les commentaires sont lénifiants et insipides. *L'Ouest, le vrai*, présente une vision de Texan raciste de la conquête de l'Ouest qui glorifie les massacres d'Indiens, de Mexicains et autres métèques qui se mettent en travers de l'Oncle Sam. Le fond du baril est atteint avec *Force brute*, qui se présente comme une histoire des armes et n'est qu'un document de propagande à la gloire de l'armée américaine où l'on pratique le révisionnisme historique du genre «le Viêt-nam n'est pas une défaite» et

où on ne s'interroge jamais sur l'effet des armes sauf si ce sont des Américains qui reçoivent les bombes. Dans ces deux dernières émissions, là encore, si le discours est abject, on doit reconnaître que la recherche iconographique est de premier ordre.

Ma chatte est aussi une adepte du Canal D par le biais des nombreux documentaires sur la faune qui y sont présentés. Le chant du bruant hudsonien ou le cri de la sterne caspienne réveillent chez minette des instincts de chasseur qui la font se mettre en position d'attaque devant l'écran, s'intéressant davantage aux proies virtuelles qu'à son bol de nourriture... Une autre victime de la télé.

Au total, le Canal D obtient une très bonne note pour ses premiers mois d'existence. Il a surtout un créneau et une personnalité qui lui sont propres. On pourrait dire que c'est un peu le PBS français et un peu de ce qu'aurait dû être Radio-Québec. Mais une des meilleures raisons de regarder le Canal D, c'est qu'il n'y a pas de pub pendant les émissions. ■



«Le Canal D introduit une dimension de mémoire qui fait souvent défaut à la télé.(...) Peut-être est-ce même la base d'une culture téléphilique.» Ici, Patrick McGowan dans *Destination Danger*, une série américaine des années 60 diffusée sur le Canal D.